

La linguistique sociale soviétique des années 1920-1930 : ses anges et ses démons.

Les langues écrites nationales chez les peuples orientaux : le cas du yiddish.

Bibliographie :

JAKOVLEV Nicolaj Feofanovič, «Le développement d'une langue écrite nationale chez les peuples orientaux de l'Union Soviétique et la naissance de leurs alphabets nationaux», *Revue d'études islamiques* I, p. 1-45, 1928.

SIMONATO Elena, « Marxisme, phonétique et phonologie : Vološinov, Polivanov, Jakovlev », *Cahiers de l'ILSL*, n° 24, 2008, pp. 191-210

AŠNIN Fëdor Dmitrievič, « Nikolaj Feofanovič Jakovlev (1892-1974) », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 1995, Volume 17, Numéro 2, p. 147-161

WEINBERG Robert, *Les Birobidjan 1928-1996. L'histoire oubliée de « l'État juif » fondé par Staline*, Paris : éd. Autrement – collection Mémoires n°61, 2000.

Cette présentation se divisera en deux parties : premièrement, je vous présenterai le texte de N. Jakovlev, « Le développement d'une langue écrite nationale chez les peuples orientaux de l'Union Soviétique et la naissance de leurs alphabets nationaux », écrit en 1928. Mais, contrairement aux autres présentations, le texte ne sera pas mon étude principale ; il me permettra uniquement d'introduire le cas du yiddish, et ce dernier m'amènera à vous parler de la construction du Birobidjan, sujet inconnu de l'histoire.

Suite à « alphabétisation » des peuples de l'Asie centrale qui nous a été présentée la semaine dernière par Mme Simonato, va se développer une langue écrite pour chacun des peuples dorénavant munis d'un alphabet.

Nikolaj Feofanovič Jakovlev (1892-1974) est l'un des plus éminents linguistes soviétiques. Diplômé à l'Université de Moscou en 1916, il développa les traditions de l'école linguistique de Moscou. Il fut l'un des fondateurs de la phonologie structurale, au même titre que Jakobson et Trubeckoj. Dans les années 20-30, Jakovlev fut l'organisateur de « l'édification linguistique » en URSS et prit part à l'élaboration d'alphabets pour au moins 60 langues de l'URSS. Dans les années 30-40, il publia des grammaires fondamentales en plusieurs langues caucasiennes. Mais nombre de ses travaux subissaient l'influence de Marr. En 1951, après la critique de Marr par Staline, il fut destitué de son poste et atteint d'une grave maladie, il ne put plus travailler. Certains de ses travaux ne sont pas encore publiés.

Revenons à présent à notre texte : Selon Jakovlev, les « Peuples orientaux » (dénomination qui, selon lui, « ne comporte aucune définition ethnique ou scientifique ; c'est un simple concept conventionnel, fondé uniquement sur les besoins pratiques de l'œuvre civilisatrice actuelle des Soviets, p. 1) peuvent être classés sous trois catégories (p.1):

1. Tous les peuples de culture islamiques.
2. Les peuples, indépendants de l'Islam, de culture orientale, relativement développés (Géorgiens, Arméniens, civilisés d'Extrême-Orient).
3. Tous les peuples de culture nationale relativement arriérés, que l'absence ou le faible développement de leur langue écrite nationale caractérise au mieux.

Un constat géographique s'impose après cette classification : « le groupement des peuples orientaux sur la carte de l'Union nous montre nettement que l'aboutissement de l'histoire de la colonisation russe a été, soit leur refoulement dans les régions les plus arriérées et les plus

pauvres, soit leur stationnement dans celle qui étaient les moins propres à *l'agriculture sèche* pratiquée en Russie. (p.2) [...] D'une manière générale, nous pouvons dire que les peuples orientaux de l'Union soviétique ne se sont actuellement maintenus que dans les régions que leur stérilité ou certains accidents géographiques défendaient contre la colonisation des Russes agriculteurs. (p.3)»

Jakovlev prône une linguistique qui se veut sociale, donc après avoir répertorié toutes les différentes langues, il se penche « l'état social de ces populations » pour comprendre au mieux l'évolution de leur langue nationale : « Parmi ces peuples orientaux, il en est qui présentent une économie purement rurale, ou, mieux, une population donnée à une économie de la nature, c'est-à-dire que la masse du peuple s'y livre, d'une manière exclusive, à l'agriculture, à la fois, ainsi qu'à la manipulation de leurs produits. Ils n'ont ni population industrielle, ni ville parlant la langue nationale. Les éléments relativement peu nombreux, en train de se transformer en prolétariat ou en « intelligentsia », s'y confondent aisément avec les masses alloglottes où ils perdent enfin leur langue maternelle. Par ailleurs, on trouve des nationalités ayant développé une population urbaine et industrielle proprement dite, et linguistiquement unifiée. Leur langue sert non seulement à la population urbaine et industrielle, à la bourgeoisie et au prolétariat. La langue des villes et des centres industriels se répand avec leur influence économique. À ce point de vue, nous distinguerons des populations à structure sociale relativement simple et des populations urbanisées. La langue de ces dernières sera désignée comme exerçant une influence salvatrice. (p.11) [...] Le système n'est que le reflet de la diversité des conditions économiques, sociales et culturelles de la vie de chaque population de l'Union soviétique. (p.18) »

Suite à l'alphabétisation chez ces peuples, apparaissent trois problèmes majeurs (p.18) :

1. Celui du système d'enseignement (quelle place doit être faite à la langue maternelle et à la langue, agent de la civilisation).
2. Celui du développement de langue littéraire nationale.
3. Celui de l'alphabet.

Les peuples les plus « évolués » peuvent employer leur langue maternelle dans tout le système d'enseignement, tout comme les cultures occidentales ; les peuples relativement urbanisés ont uniquement leur école primaire en langue maternelle ; quant aux peuples encore seulement agricoles, ils sont toujours au stade du projet, par exemple d'école ambulante ou de base fixe avec internat.

« Les dialectes et les langues littéraires posent aussi une des questions les plus importantes et les plus typiques relatives aux peuples à civilisation nationale naissante. » (p.22)

Quoi qu'il en soit, « la parution d'alphabets nouveaux doit presque être considérée comme un phénomène naturel, accompagnant la construction d'une civilisation nationale, et reflétant fidèlement tous les faits sociaux et culturels corrélatifs. » (p.26)

Venons-en à présent à ce cas particulier qui me tient tant à cœur : le yiddish. Je mets en lien à ce travail la question du yiddish, malgré le fait qu'il ne soit pas centralisé chez les peuples orientaux prédéfinis par Jakovlev – au contraire, nous le retrouvons plus à l'ouest de la Russie –, mais simplement parce que nous retrouvons dans cette langue toutes les questions quant à sa place dans la société : dans l'enseignement, dans l'économie et dans l'administration. Étant directement lié au problème inhérent de la « question juive » en Russie, le yiddish va avoir un destin tout particulier, qui va le mener jusqu'à avoir son propre état. Cette solution n'avait

jamais été envisagée pour toutes les autres langues de l'Asie centrale. Le problème politique d'une langue est concrétisé de façon magistrale avec le cas du yiddish.

Pour être bref, la place du yiddish va dépendre de deux grands tournants de l'histoire : avant la révolution bolchevik, Lénine et Joseph Staline affirment avec véhémence que les Juifs ne constituent pas une nation, car les conditions préalables à la qualité d'une nation postulées par Staline (à savoir : « Une nation est une communauté de personnes stables, historiquement constituée, formée sur la base d'une langue, d'un territoire, d'une vie économique et d'un caractère psychologique commun manifesté dans une culture commune. »). Lénine condamnait la discrimination à l'encontre des Juifs et prescrivait l'assimilation comme solution au problème juif. Suite à la révolution, tous les espoirs d'assimilation se sont envolés, car les bolcheviks vont créer en l'espace d'un an des sections juives (евреские секты) au sein du parti communiste et un commissariat aux Affaires juives (евком) fut créé au sein du commissariat aux Nationalités dirigé par Staline : le yiddish devient la langue de ce bureau pour des questions pragmatique. Le yiddish, contrairement à l'hébreu – seule langue rendue pratiquement illégale par les soviets, car elle est la langue de la « classe ennemie : la bourgeoisie, les sionistes et le clergé-, va être affirmé comme étant la langue des « masses laborieuses » par les activistes *evsekty*.

Staline décide de prodiguer aux enfants une éducation à contenu bolchevik, mais de forme nationale, ce qui va être interprété par les Juifs comme étant la nécessité de créer un réseau d'écoles, de journaux et de théâtres en yiddish. Nous retrouvons à présent le problème de l'enseignement vu au plus haut dans notre exposé, et ce dernier va très loin, car deux établissements universitaires utilisant cette langue vont être créés à Kiev et à Minsk, ce qui n'a pas été le cas pour toutes les langues nationales des peuples orientaux. C'est la seule fois dans l'histoire où un État a massivement investi dans des institutions yiddish et a favorisé la culture yiddish. Mais les Juifs rejettent cette initiative : ceux qui étaient pratiquants le font sous prétexte d'une manipulation de l'État pour saper les valeurs et les traditions juives, et ceux qui ne s'intéressaient pas aux formes traditionnelles de la judéité ne voyaient aucune raison de rester fidèles à la culture yiddish, alors que les horizons plus larges de la culture russe les appelaient. La campagne de yiddishisation échoua finalement, car à mesure que les Juifs parlant le yiddish s'installaient dans les grandes villes et que les nouvelles générations avaient la possibilité d'accéder à l'enseignement supérieur et aux professions courantes, le yiddish apparaissait comme démodé, provincial et inutile. Par conséquent, dans les années 20, l'idée du territoire – comme le Birobidjan – où le yiddish serait la langue dominante présentait que très peu d'intérêt pour les Juifs soviétiques.

<http://boronalli.blogspot.com/2012/01/birobidjan-birobidjan-realise-par-marek...>